

Édouard
Louis

Histoire de la violence

R O M A N

Édouard
LOUIS

ÉDOUARD LOUIS

HISTOIRE
DE LA VIOLENCE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Pour Geoffroy de Lagasnerie

Un

Je suis caché de l'autre côté de la porte, je l'écoute, elle dit que quelques heures après ce que la copie de la plainte que je garde pliée en quatre dans un tiroir appelle la *tentative d'homicide*, et que je continue d'appeler comme ça, faute d'autre mot, parce qu'il n'y a pas de terme plus approprié à ce qui est arrivé et qu'à cause de ça je traîne la sensation pénible et désagréable qu'aussitôt énoncée, par moi ou n'importe qui d'autre, mon histoire est falsifiée, je suis sorti de chez moi et j'ai descendu l'escalier.

J'ai traversé la rue sous la pluie pour aller laver mes draps à quatre-vingt-dix degrés à la laverie, en bas, à moins d'une cinquantaine de mètres de la porte de mon immeuble, le dos courbé par un sac de linge trop encombrant, trop lourd, les jambes qui fléchissaient sous son poids.

Il ne faisait pas encore complètement jour. La rue était vide. J'étais seul et je marchais, mes pieds butaient, je n'avais que quelques pas à faire et pourtant la hâte me

faisait compter : *Plus qu'une cinquantaine de pas, allez, plus qu'une vingtaine de pas et tu y seras. J'accélérais. Je pensais aussi – impatient du futur qui en quelque sorte renverrait, assignerait, réduirait cette scène au passé : Dans une semaine tu te diras : Ça fait déjà une semaine que c'est arrivé, allez, et dans un an tu te diras : Ça fait déjà un an que c'est arrivé.* La pluie glacée, non pas battante mais extrêmement fine, minuscule, désagréable, infiltrait la toile de mes chaussures, l'eau se propageait dans les semelles et dans le tissu des chaussettes. J'avais froid – et je pensais : *Il pourrait revenir, il va revenir, maintenant je suis condamné à errer, il t'a condamné à errer.* À la laverie il y avait le gérant de l'établissement, petit, trapu. Son buste dépassait des rangées de machines. Il m'a demandé si j'allais bien, j'ai répondu *Non*, aussi durement que j'en étais capable. J'ai attendu sa réaction. Je voulais qu'il réagisse. Il n'a pas cherché à en savoir plus, il a haussé les épaules, il a tourné la tête, il est entré dans son étroit bureau dissimulé derrière les sèche-linge et je l'ai détesté de ne pas me poser de questions.

Je suis remonté chez moi avec les draps propres. Je suis dans l'escalier. J'ai refait le lit, il semblait toujours imprégné de l'odeur de Reda, alors j'ai allumé des bougies, brûlé de l'encens ; ça ne suffisait pas ; j'ai pris du désodorisant, du déodorant, les eaux de toilette, aussi, que j'avais reçues à l'occasion de mon précédent anniversaire, les eaux de Cologne, et j'en ai aspergé les draps, j'ai savonné les taies d'oreillers que pourtant

je venais de laver, le tissu recrachait l'eau savonneuse sous forme de petites bulles superposées, agrégées, j'ai savonné les chaises de bois, passé une éponge imbibée sur les livres qu'il avait manipulés, frotté les poignées de portes à l'aide de lingettes antiseptiques, dépoussiéré minutieusement et une à une les lames en bois des persiennes, déplacé et interchangé les piles de livres posées à même le sol, lustré la structure métallique du lit, pulvérisé un produit citronné sur la surface lisse et blanche du réfrigérateur ; je ne parvenais pas à m'arrêter, mû par une énergie proche de la folie. J'ai pensé : *Mieux vaut être fou que mort*. J'ai récuré la douche qu'il avait utilisée, vidé plusieurs litres d'eau de Javel dans les toilettes et dans la vasque du lavabo (du moins un peu plus de deux litres, c'est-à-dire une bouteille d'un litre et demi encore pleine et une autre, à moitié vide), récuré l'ensemble de la salle de bains, c'était absurde, allant jusqu'à nettoyer le miroir dans lequel il s'était regardé ou plutôt admiré ce soir-là, jeté aux ordures les vêtements qu'il avait touchés, les laver n'aurait pas suffi ; je ne sais pas pourquoi cela suffisait pour les draps et pas pour les vêtements. J'ai frotté le sol, à quatre pattes, l'eau fumante me brûlait les doigts, la serpillière arrachait par lambeaux minces et rectangulaires ma peau ramollie. Les morceaux de peau s'enroulaient sur eux-mêmes. Je m'interrompais, je prenais de profondes inspirations, je reniflais, en vérité, comme une bête, j'étais devenu une bête, à la recherche de cette odeur qui semblait ne

jamais disparaître en dépit de mes efforts, son odeur ne partait pas et j'en ai conclu qu'elle était sur moi, pas sur les draps ou sur les meubles. Le problème venait de moi. Je suis entré dans la douche, je me suis lavé une fois, puis deux, puis trois et ainsi de suite. J'utilisais du savon, du shampoing, de l'après-shampoing sur mon corps pour le parfumer le plus possible, c'était comme si son odeur s'était incrustée en moi, dans moi, entre la chair et l'épiderme, et je grattais toutes les parties de mon corps du bout des ongles, je les ponçais, avec force, acharnement, pour atteindre les couches internes de ma peau, les débarrasser de son odeur, je jurais, *Putain de merde*, et l'odeur persistait, elle me donnait toujours plus de nausées, de vertiges. J'en ai déduit : *C'est à l'intérieur du nez qu'est l'odeur. C'est l'intérieur de ton nez que tu sens. L'odeur est bloquée dans mon nez.* Je suis sorti de la salle de bains, j'y suis retourné et j'ai versé du sérum physiologique dans mes narines ; j'ai soufflé de l'air par le nez, comme lorsqu'on se mouche, afin, c'est l'effet que je voulais produire, que le sérum atteigne toute la surface de l'intérieur de mes narines ; ça ne servait à rien ; j'ai ouvert les fenêtres et je suis sorti pour rejoindre Henri, le seul ami réveillé ce matin du 25 décembre à neuf ou dix heures.

C'est ma sœur qui décrit la scène à son mari. J'entends sa voix que je reconnais même après des années d'absence, sa voix toujours mêlée de fureur, de ressentiment, d'ironie aussi, de résignation :

« Mais moi, c'est justement parce que j'étais pas étonnée que j'étais en colère, tu parles, parce que quand il me l'a dit – il était là à la même place que toi aujourd'hui, pis je l'écoutais, il dit toujours comme ça qu'on l'écoute pas mais c'est faux, c'est juste parce qu'il voudrait être le seul à parler, parler encore plus, juste ça, bon, quand il m'a dit qu'il était sorti de l'hôpital ce jour-là et que là j'ai compris, je veux dire quand j'ai compris qu'il m'avait pas appelée le jour même que c'est arrivé je me suis dit : Bien sûr – mais je me taisais pis je tenais le coup au début. Je tenais le coup. J'étais bien fière de tenir comme ça, c'est certain. Je me félicitais. Et alors je me disais Bien sûr le connaissant tu parles que ça lui aurait même pas ne serait-ce que traversé son esprit, et je dis même pas de venir ici (*maintenant elle va se plaindre*). Je dis même pas de me téléphoner à moi avant de téléphoner aux autres ou de tout me raconter en détail tout de suite, je demande pas à être la première prévenue ou quoi, je dis pas de me téléphoner pendant trois heures ou trois jours, je n'en demande pas tant. Je dis juste téléphoner.

« Mais donc je l'ai laissé parler. Je m'enfonçais mes ongles bien profond dans les doigts histoire de m'empêcher de gueuler. Je voyais mes grosses veines ressortir de mes mains pendant qu'il continuait tellement j'appuyais, on aurait dit des betteraves, et alors en même temps, en même temps j'avalais ma salive pour avaler mon cri que je sentais monter dans ma gorge, pis je me répétais : Reste calme Clara. Reste calme.

« Et alors finalement je lui ai dit. À Édouard. Je l'ai raconté hier à ma mère, lui ce qu'il dit c'est qu'il ne veut plus la voir mais n'importe, c'est pas mes histoires, ça me regarde pas. Qu'ils se démerdent entre eux (*ce n'est pas vrai, elle lui ment, elle ment, elle a tout essayé pour vous réconcilier, tout ce qu'elle pouvait, tout comme tu as toujours vu ta mère s'acharner à réconcilier les membres de sa famille, entre eux, comme si c'était un rôle que l'une avait transmis à l'autre*). Moi je lui ai téléphoné pour lui donner des nouvelles de lui et je lui ai dit, je lui ai dit La vache t'aurais dû voir ça la mère ça a dérouillé, c'est sorti tout seul quand Édouard il me parlait – c'est vrai que c'est plus fort que moi je lui ai fait, tu me connais maman, je peux pas faire autrement que de dire ce que je pense et c'est pas à l'âge que j'ai qu'on me changera, c'est trop tard, je suis trop vieille, j'ai plus d'un quart de siècle maintenant, et de toute manière, ça prend pas avec moi, ça ne prend pas, c'est pas parce qu'il racontait des souvenirs graves que c'était une raison ou un prétexte pour que je m'écrase, oh non, Pas de chantage comme ça avec moi je suis désolée je lui ai fait, pas de chantage comme ça parce que dans ces cas-là on dit plus jamais rien, et dans ces conditions-là on parle plus jamais de rien et on doit toujours se taire à propos de tout et c'est pas une vie, c'est pas une vie, alors j'ai répété à ma mère que j'avais dit à Édouard: T'aurais au moins pu essayer, c'est pas difficile bordel t'aurais pu le faire, t'aurais pu m'appeler ce

jour-là. C'est quand même pas compliqué t'as pas deux mains gauches pour un droitier tu sais te servir d'un téléphone. Quand je pense que ça fait presque un an que c'est arrivé et que c'est seulement cette semaine qu'il me l'a dit. Que pendant un an j'ai rien su et que c'est seulement cette semaine.

« Sans compter qu'en plus elle lui a proposé pendant qu'il était avec elle à l'hôpital. L'infirmière. Je le sais. Elle s'est penchée vers lui – elle faisait son travail bien comme il fallait, faut pas dire, le genre bonne brave, c'est même lui qui me l'a répété. Elle s'est penchée vers lui et pis elle lui a fait Est-ce que vous voulez joindre votre famille. Est-ce que vous avez de la famille à joindre quelque part – et lui, il a dit tranquillement comme si de rien n'était: Non, non merci, non merci ça ira. Et alors il était là devant moi hier à la même place que toi aujourd'hui. Il était là presque dans la même position que toi et pis il s'imitait lui même en train de dire à l'infirmière: Non, non merci, non merci ça ira, c'est pour ça que je le regardais méchamment, c'était pour qu'il comprenne. Et pis je pensais: J'ai plus d'un quart de siècle. On a presque le même âge tous les deux. Je le connais depuis presque un quart de siècle et il a pas changé (*c'est aussi que, lorsque tu es arrivé, elle s'est mise à parler, sans interruption, sans t'écouter, à te raconter toutes les petites histoires insignifiantes du village, à te décrire tous les mariages, les enterrements de ceux dont tu ne connaissais même plus les noms, comme si par là,*

elle voulait se donner l'illusion, et te donner l'illusion, que tu n'étais jamais parti, que ces histoires te concernaient encore et qu'elle reprenait une conversation tout juste abandonnée, la veille ou une heure plus tôt. Et toi, tu as décidé de te venger). »

Je suis arrivé chez elle il y a quatre jours. J'avais imaginé naïvement qu'un séjour à la campagne était le seul moyen de me remettre de la fatigue et de la lassitude de mon mode de vie, mais à peine le pied posé dans cette maison, le sac de voyage jeté sur le matelas, à peine la fenêtre de la chambre qui donne sur les bosquets et sur l'usine du village d'à côté ouverte j'ai compris que j'avais commis une erreur et que j'allais rentrer encore plus mélancolique et encore plus déprimé par l'ennui.

Je ne suis pas venu la voir depuis deux ans. Quand elle me reproche mon absence je bredouille une formule vide comme « Je dois faire ma vie », et j'essaye d'y mettre assez de conviction pour renvoyer la culpabilité sur elle.

Mais je ne sais pas ce que je fais ici. Déjà, la dernière fois, j'étais monté dans la même voiture que cette semaine, cette même voiture qui me rend malade, avec son odeur de tabac froid, et en voyant défiler de l'autre côté de la portière les mêmes champs de maïs et de colza, les mêmes étendues de betteraves à sucre qui empestaient, les enfilades de maisons en briques, les affiches répugnantes du Front National, les petites églises sinistres, les stations-service désaffectées, les

supermarchés rouillés, branlants, plantés au milieu des pâtures, ce paysage déprimant du nord de la France, j'avais été pris de nausées. J'avais compris que je me sentirais seul. J'étais reparti en me disant que je détestais la campagne et que je ne reviendrais plus jamais. Et cette année je reviens. *Et il y a autre chose. Ce n'est pas seulement parce que fatalement vous vous disputez cinq minutes après ton arrivée que tu ne viens plus, j'ai pensé en arrivant, quand j'étais dans sa voiture, quand je chantais pour ne pas parler, ce n'est pas seulement parce que tout, dans ses manières, dans ses habitudes, que tout dans ses façons de penser t'agresse et t'exaspère. C'est aussi que tu n'arrives plus à la voir depuis que tu as compris la facilité et l'indifférence avec lesquelles tu la négliges, souvent durement parce que tu espères qu'elle t'assistera dans l'effort d'abandon. Maintenant elle sait. Elle sait de quelle froideur tu es capable et tu as honte. Même s'il n'y a pas de raison d'avoir honte, tu as droit à l'abandon, mais tu as honte. Tu sais que lui rendre visite te force à te confronter à ta cruauté, à ce que la honte te fait appeler ta cruauté. Tu sais qu'être avec Clara te force à voir ce que tu ne veux pas voir de toi et que pour ça, tu lui en veux. Tu ne peux pas t'empêcher de lui en vouloir.*

Depuis la dernière visite je ne lui ai envoyé que quelques SMS ou quelques cartes postales formelles choisies au hasard par vague sentiment d'obligation familiale et qu'elle a aimantées à son frigo, chaque fois griffonnées rapidement sur un banc public ou sur un coin de table

dans un café, « Baisers de Barcelone, À bientôt, Édouard » ou « Pensées de Rome, temps superbe », peut-être moins, en fait, pour maintenir un lien ténu entre elle et moi, comme je me le fais croire, comme j'aimerais le croire, que pour lui rappeler la distance qui nous sépare et lui faire savoir que désormais je suis loin d'elle.

Son mari est de retour du travail. De là où je suis, je peux voir ses pieds, à lui. Clara et lui sont dans le salon, je suis dans la pièce voisine. La porte est entrebâillée de quatre ou cinq centimètres, je l'écoute sans qu'ils puissent me voir, caché et dressé, raidi derrière la porte. Je ne peux pas les voir, seulement les entendre, je ne distingue que ses pieds à lui mais je devine qu'elle est assise sur la chaise, en face. Il l'écoute sans bouger et elle parle.

« Il m'a dit comme ça qu'il connaissait presque rien de lui, sauf son prénom : Reda. »

Didier et Geoffroy prétendent qu'il m'a menti et qu'il m'a donné un prénom inventé. Je n'en sais rien. Je m'acharne à ne pas le penser, chaque fois que j'y pense je fais un effort pour détourner mon attention. Je me concentre sur autre chose, comme si je voulais que, dans tout ce qu'il m'a pris, il m'ait laissé au moins ça, me poussant, de moi-même, à me convaincre que la connaissance de ces quatre lettres pourrait s'apparenter à une revanche, ou, si le mot est trop fort, à un pouvoir sur lui directement tiré de ce savoir. Je ne veux

pas avoir perdu sur tous les plans. Quand j'évoque cette histoire autour de moi et qu'on m'objecte qu'à l'évidence il ne m'a pas donné son vrai prénom, et que de donner un faux prénom est même, dans un cas comme celui-là, dans cette configuration, une technique classique, un sentiment d'irritation et d'agressivité me saisit, dont je n'arrive pas à me défaire, cette idée m'apparaît comme la plus insupportable, d'un instant à l'autre je deviens agressif, je voudrais hurler, je voudrais faire taire mon interlocuteur, le secouer.

« Il me l'a répété, ce matin. On a été à la boulangerie, et je lui ai demandé de me redire », et effectivement sur la route je lui avais dit que lorsque Reda avait braqué son revolver sur moi, puisque c'était cette scène qu'elle voulait que je raconte encore et encore, quand il avait braqué son revolver, déjà la question que je me posais n'était plus *Va-t-il me tuer* car à ce moment ça ne faisait plus aucun doute pour moi, c'était irréversible, il allait me tuer et j'allais mourir, cette nuit-là, dans ma chambre, je me pliais aux circonstances avec cette capacité de l'individu à se plier et à s'adapter à toutes les situations, il suffit de regarder dans l'Histoire, même dans les contextes les plus contre nature et les plus atroces, les hommes s'ajustent, ils s'adaptent – ce qui, j'avais dit à Clara, à cause de ma tendance aux déclarations grandiloquentes, est en même temps le meilleur et le pire message pour l'humanité parce que ça signifie qu'il suffit de changer le monde pour changer les hommes,

ou en tout cas en majorité, et Clara n'écoutait pas, il n'y a pas besoin de les changer individu par individu, ce qui prendrait trop de temps, les hommes s'adaptent, ils n'endurent pas, ils s'adaptent. La question n'était donc pas *Va-t-il me tuer* mais plutôt *Comment va-t-il me tuer*, à savoir: *Va-t-il me remettre son écharpe autour du cou pour m'étrangler*, ou: *Va-t-il se saisir des couteaux sales dans mon évier*, ou: *Va-t-il appuyer sur la détente de ce revolver*, ou: *Va-t-il trouver quelque chose que je ne peux même pas soupçonner*; je n'espérais plus en réchapper, je n'espérais plus survivre, mais seulement mourir de la façon la moins douloureuse possible. Plus tard la police ou Clara m'ont félicité pour mon courage, et rien ne me paraissait plus contraire et étranger à cette nuit qu'une notion comme celle de courage. Il fait quelques pas en arrière, tenant fermement la crosse du pistolet. Il tend l'autre bras, celui qui ne tient pas l'arme, sans me quitter des yeux, et, dans le tas de vêtements empilés sur ma chaise de bureau, il tâtonne. Il reprend l'écharpe. Je pense: *Il va m'étrangler à nouveau*. Cependant, de retour près de moi il n'avait pas essayé de m'étrangler comme il l'avait fait quelques minutes auparavant, avant qu'il ne sorte son revolver. Il n'a pas porté ses mains vers mon cou. Cette fois il avait tenté de me ligoter, il s'empare de mon bras droit, il essaye d'attraper l'autre pour m'attacher avec l'écharpe, je me rappelle l'odeur de transpiration qu'il dégageait et l'odeur du sexe aussi. Je me débattais, je l'en empêchais, et j'avais tellement

peur, je pensais : *je ne veux pas mourir*, une phrase aussi tristement, tragiquement banale, je poussais de faibles cris, évidemment je ne criais pas trop fort, je n'aurais pas pris ce risque, je le repoussais, toujours calmement, le plus calmement possible, je lui demandais de *ne pas faire ça*. Je résistais, il n'arrivait pas à ses fins, il répétait en boucle, chaque fois plus fort *Toi je vais te faire la gueule Toi je vais te faire la gueule (faire la gueule non pas au sens où on l'entend communément mais faire au sens de s'en occuper, c'est-à-dire, dans cette configuration, détruire) Toi je vais te faire la gueule Toi je vais te faire la gueule*. Il hurlait. J'espérais qu'un voisin nous entendrait, qu'il appellerait la police, *Mais si la police surgit, il est possible que la peur d'être arrêté précipite ses gestes et qu'il me tue sur le coup, dans un accès de panique, en entendant la voix des policiers à travers la porte scander quelque chose comme : Police, ouvrez tout de suite*. Comme il avait échoué à m'attacher, il s'est emparé de nouveau du pistolet qu'il avait momentanément rangé dans la poche intérieure de son manteau en similicuir, il a jeté l'écharpe sur le sol ou l'a remise autour de son cou à lui, je ne sais plus, et il m'a plaqué contre le matelas.

Le matin du 25, quelques heures à peine après cette scène, j'ai marché et pédalé jusque chez Henri, et sur la route je pensais encore : *Dans une semaine tu te diras : Ça fait déjà une semaine que c'est arrivé, allez, et dans un an*

tu te diras : Ça fait déjà un an que c'est arrivé. J'avais tout juste atteint son palier qu'il m'ouvrait la porte. Il avait dû entendre le bruit de mes pas. J'ai voulu me réfugier dans ses bras mais je me suis retenu dans un premier temps, pour quelle raison, je ne saurais pas le dire.

J'avais dit à Clara : « Je n'ai pourtant pas pensé qu'il pourrait être dangereux. » Je ne croyais pas, immédiatement après cette nuit avec Reda, ce qu'il m'est arrivé de croire par la suite, durant des mois, que tout le monde pouvait potentiellement devenir dangereux, y compris les personnes dont j'étais le plus proche, pensant que n'importe qui pourrait être frappé de folie meurtrière, être tout à coup dominé par l'envie de la destruction et du sang, et m'attaquer, sans prévenir, même Didier et Geoffroy mes deux amis les plus proches, mais pourtant face à Henri quelque chose me retenait. Nous sommes restés figés, et ces quelques instants où le temps s'était arrêté je sentais qu'il me scrutait et qu'il m'analysait, discrètement, à la recherche de tous les signes qui auraient pu donner des indices sur la raison de ma présence ici, aussi tôt, un jour aussi inattendu que celui-là. Ses yeux me balayaient, ils parcouraient mes cheveux sales, gras, mes yeux cernés, encerclés, exténués, mon cou constellé de marques violettes, mes lèvres pourpres, boursoufflées. À chaque trace qu'il relevait son visage s'affaissait ; je me rappelle les douches répétées avant l'arrivée chez Henri, et pourtant je me rappelle très exactement avoir eu les cheveux sales quand j'étais

chez lui. Il m'a proposé d'entrer. Il marchait derrière moi et en avançant je sentais son regard posé sur ma nuque. Je ne pleurais pas. J'ai pénétré dans son appartement. Il y avait des photographies encadrées, posées sur ses meubles, et derrière le canapé, un grand portrait de lui, sous verre. Je me suis assis et Henri a fait du café. Il est revenu de sa cuisine avec les deux tasses dans les mains, qui tremblaient sur leur soucoupe ; il m'a demandé si je souhaitais en parler, j'ai répondu que oui. J'ai décrit Reda, d'abord ses yeux marron et ses sourcils noirs, j'ai commencé par ses yeux. Son visage était lisse. Ses traits étaient à la fois doux et marqués, masculins. Quand il souriait des fossettes creusaient son visage et il souriait beaucoup. La copie de la plainte que je garde chez moi, rédigée dans un langage policier, mentionne : *Type maghrébin*. Chaque fois que mes yeux se posent dessus ce mot m'exaspère, parce que j'y entends encore le racisme de la police pendant l'interrogatoire qui a suivi le 25 décembre, ce racisme compulsif et finalement, toutes choses considérées, ce qui me semblait être le seul élément qui les reliait entre eux, le seul élément, avec l'uniforme trop serré, sur lequel reposait leur unité ce soir-là, puisque pour eux *type maghrébin* n'indiquait pas une origine géographique mais voulait dire racaille, voyou, délinquant. J'avais dressé un rapide portrait de Reda à la police après qu'ils me l'avaient demandé, et, tout à coup, le policier qui était là m'avait interrompu : « Ah type maghrébin vous

HISTOIRE DE LA VIOLENCE

voulez dire. » Il triomphait, il était, je ne dirais pas *très heureux*, j'exagérerais, mais il souriait, il jubilait comme si j'avais admis quelque chose qu'il voulait me faire dire depuis mon arrivée, comme si je lui avais enfin apporté la preuve qu'il vivait du côté de la vérité depuis toujours, il répétait : « type maghrébin, type maghrébin », et entre deux phrases il redisait : « type maghrébin, type maghrébin ». J'ai raconté la nuit à Henri avant d'aller m'allonger sur son lit. Il m'a indiqué sa chambre sur la mezzanine et je suis monté pour aller dormir. Je n'avais pas dormi depuis longtemps, sauf pendant les quelques siestes avec Reda.